

II. RECENZJE

Endre Török, LA LITTÉRATURE RUSSE
AU XIX^e SIÈCLE. Budapest 1970, Gondolat,
274 pp.

Il semble difficile de trouver les mots qui, sans pour autant paraître exagérés par mon enthousiasme, puissent dûment faire ressortir la valeur didactique et scientifique de l'ouvrage de Endre Török. Il ne s'agit pas simplement de saluer une bonne synthèse historique de la littérature russe du XIX^e siècle (d'ailleurs la première de ce genre), synthèse riche en données précises, parfaitement utilisable dans l'enseignement supérieur, il nous faut aussi constater que vingt cinq ans devaient s'écouler depuis la Libération de notre pays pour que le lecteur puisse avoir une telle étude, satisfaisante sous tous ses aspects, d'un russiste hongrois. Tout en nous réjouissant, ce fait dirige, une fois de plus l'attention sur la situation vraiment impossible à tolérer plus longtemps des recherches sur la littérature russe en Hongrie.

Pour présenter brièvement cet ouvrage je metrai en relief trois de ses aspects. En premier lieu son style, et non pas uniquement, parce que, fidèle aux grandes traditions de la «dissertation» hongroise, il s'avère clair et savoureux. Au cours du dernier quart de siècle, pour parler de la civilisation russe, un langage spécifique s'était développé chez nous. Sa terminologie proclamée «doctrinale» généreusement parsemée de superlatifs avait été empruntée avec vraiment peu de succès et souvent tout serviellement à tels de nos estimés collègues russes. Ce slang décourageant avait fini par tellement envahir la littérature spéciale que les mots perdaient leur sens, les valeurs se baissaient ternes dans l'uniformité. Le sobre,

le modéré exposé de Endre Török délivre les artisans de la civilisation russe de cette prison sémantique, et la littérature russe d'un isolement artificiellement créé. Il permet au lecteur de saisir le contexte européen et, sur ce fond, rend particulièrement appréciable la grandeur à l'échelle mondiale, de la littérature russe.

Autant le style de Török est sobre, exempt de toute fausse note autant ses jugements de valeur sont sûrs. Avec élégance, sans ostentation ni volubilité, il met fin à des préjugés de longue date, préjugés qui menaçaient le malheureux lecteur d'une dissociation des idées, puis qu'il découvrait telles choses dans les oeuvres, mais relevait de toutes différentes dans les propos des critiques. Ces portraits en miniature justifient notre sentiment que la poésie de Pouchkine et de Lermontov se rattache au romantisme, que, malgré leur grandeur, les oeuvres de Gogol, surtout ses romans, sont, dans une certaine mesure désuets, que le siècle dernier, qui va jusqu' à 1914, connaît trois grands créateurs russes à la pointe de la littérature mondiale: Tolstoï, Dostoïevsky et Tchékhouv.

Et, bien que le livre ne comporte pas d'analyse proprement dite des oeuvres littéraires, ces quelques portraits succisents et pertinents offrent un tableau correct de valeurs artistiques et esthétiques de l'époque. (On peut lire, par exemple, à propos du *Réviseur*: «Grâce à son humour, Gogol anéantit le néant et, de plus par le néant même, car Khlestakov est un caractère tout aussi vide et creux que ses victimes. Tandis que ses héros cherchent à se mystifier, Gogol a déjoué la réalité: sans caractères positifs, grâce au seul élément positif du rire, il l'a dominée»).

Le principe fondamental selon lequel Török ordonne ses matières semble être pourtant en contradiction avec l'approche esthétique. L'auteur reconnaît lui-même qu'il «ne cherche pas, avant tout, à montrer la littérature telle qu'elle était dans la Russie du XIX^e siècle, mais la Russie telle que cette littérature réfléchit». Mais cette contradiction n'est qu'apparence, car le point de départ extra-littéraire que Török avait choisi, à savoir: l'évolution de la prise de conscience nationale, représente l'idée centrale des littératures est-européennes au siècle dernier, si bien que même les spécificités dites formelles des oeuvres et des genres s'ordonnent en unité selon elle. C'est ce que fait que la périodicisation, les jugements de Török recourent celle et ceux des historiens de la littérature qui ont abordé le sujet d'une côté absolument différent, par exemple, à partir des courants de style. Et ce n'est pas dû au hasard qu'on puisse contester la manière de traiter de Török précisément aux moments où la problématique nationale n'a pas déterminé — en partie ou entièrement — la littérature russe, c'est-à-dire à partir de la fin du siècle, moments que l'auteur — fait surprenant — traite dans le chapitre intitulé *Période du réalisme*; il en est de même dans le cas du romantisme dont la présentation est malheureusement unilatérale.

Török étudie le processus qui va de la prise de conscience jusqu'à l'auto-analyse nationales dans le contexte de l'évolution universelle. Il démontre que c'est ce processus qui a intégré «le destin russe au destin humain, lui permettant d'échapper à l'isolement pour aboutir à l'universel». Son analyse est hautement instructive non seulement, parce qu'elle met en lumière les parallélismes entre l'évolution russe et celle des autres littératures est-européennes, mais aussi, parce qu'elle permet de comprendre ces différences fondamentales qui ne peuvent être expliquées à partir de la littérature. Ainsi, dans les lettres russes, la prose a produit, au tournant du siècle, des géants à l'audience mondiale, tandis que celle des autres pays est-européens s'engloutissait dans le provincialisme pour irrémédiablement vieillir. Török fournit la réponse convaincante: à partir de 1812 l'histoire russe a offert tout un siècle

à la nation pour accéder à la connaissance de soi (et pour la refléter dans la littérature), tandis qu'ailleurs, chez nous aussi, ce processus devait rester fragmentaire, insuffisamment équilibré. C'est un paradoxe cruel que, en fin de compte, les révolutions de 1848 — naturellement, par suite de leur échec — ont «perturbé» ce processus en tant que source de valeurs.

Le beau livre de Endre Török contient cependant, une idée — la seule — qu'il nous faut refuser. Il écrit à propos de la littérature russe d'après 1917: «Sa mission classique, de créer un sentiment de culpabilité et d'auto-salvations nationales était achevée... De l'univers de ce rôle et de cette responsabilité, la Révolution a fait passer les lettres dans celui des utilités, des impératifs: l'État et l'art se sont rapprochés pour s'unir, d'une manière générale, dans les idéaux socio-politiques collectifs». Il me semble que cela n'aurait pu signifier que la mort des lettres. Il y a, certes, eu un tel courant mort-né de la civilisation russe, ce n'est pourtant pas celui-ci qui perpétue les traditions de la grande littérature russe du siècle dernier, mais le courant qui a cherché et persévère à chercher — désormais sur le «sol éternel» et au nom de l'humanité — «le sens de l'Être russe».

Endre Bojtár Budapest

Adrian Marino, DICTIONAR DE IDEI LITERARE (DICTIONNAIRE DES IDÉES LITTÉRAIRES), I, A-G, Ed. Eminescu, București 1973, 1087 pp.

Ce *Dictionnaire*... représente, entre autres, une démonstration: il nous prouve — et il le fait d'une manière éclatante — que la critique que l'auteur pratique est possible et nécessaire. Nous nous trouvons devant un programme critique d'une évidente originalité, défini avec rigueur et dans les termes les plus clairs qui soient: «la critique des idées littéraires». Il est hors de doute que l'histoire de la conscience littéraire roumaine va considérer un jour l'apparition de ce livre comme un moment d'une importance capitale. L'objet d'étude de ce type de «nouvelle critique» que nous propose Adrian Marino n'est pas le texte littéraire proprement dit, mais «l'idée littéraire». Le livre répond à des exigences et à des «intérêts»